

## Une chasse au tigre



Il s'assit crânement devant le caporal — (Page 465, col. 1

### SOUVENIRS DU TONKIN



**D**e Haï-Duong j'étais monté à Hanoi par le Thai-Binh et le canal des Rapides ; mais la "vie de café" de la capitale tonkinoise m'ennuya bien vite au point que je courus passer quelques jours à Quan-Yen, auprès d'un mien parent, le

lieutenant D\*\*\*

Je redescendis d'abord à Haiphong par le fleuve Rouge, le canal des Bamboos et le Song-tong-bac ; puis, au bout de deux heures de navigation sur la vaste nappe du Cua-nam-trieu, le vapeur arriva en vue de Quan-Yen. A quelques encablures du débarcadère, la machine de la *Luciole* stoppa subitement et notre chaloupe, devenue silencieuse par l'arrêt de l'hélice, continua sa glissade vertigineuse au gré du courant ; puis, quittant le milieu du fleuve, elle se rapprocha de la rive où une cohue de coolies encombraient l'appontement. Mais, à cette époque des hautes eaux, le flot est trop rapide et la *Luciole* dut renoncer à accoster à la descente. Elle dépassa l'appontement, pivota rapidement sur son avant et, mettant de nouveau sa machine en mouvement, elle remonta doucement pour s'amarrer face au courant.

A peine la passerelle était-elle jetée que D\*\*\* se trouvait devant moi sur le pont du bateau ; il m'entraîna aussitôt à terre, s'ouvrant à coups de cravache un passage dans la foule, et nous nous dirigeâmes vers le camp de Van-Méou.

"Comment te trouves-tu ici ? lui demandai-je

en haletant, car nous marchions sur un sable brûlant et épais.

C'est un trou, mon cher, me répondit D\*\*\* ; je m'ennuie à vingt francs l'heure. A part la promenade quotidienne à l'hôpital que tu aperçois sur cette colline, pas une distraction pour la petite garnison d'ici !... Je chasse au tigre, faute de pirates, car les environs paraissent pacifiés, depuis quelque temps. Cette nuit tu m'accompagneras dans la forêt de Yen-try où j'ai fait planter un *mirador* pour essayer de tuer un félin."

Tout à la joie de la partie promise, je franchis, sans plus souffler, les deux kilomètres qui séparent le fleuve du camp. Pour arriver au fort nous longeâmes un chapelet de chaumières échelonnées au bord de l'unique rue bossuée par le sable. C'est tout ce qui reste de l'ancien port des rois Gia-long ruiné par la reculade de la mer ; encore en 1865, Quand-Yen était un marché assez important, mais dans ce pays les villes déperissent comme elles ont crû, c'est-à-dire subitement.

Nous jetâmes un coup d'œil dans l'ancienne citadelle transformée en asile de blessés et de malades. Très heureusement situé sur une hauteur où il reçoit l'haleine vivifiante de la mer. Ce sanatorium central de nos troupes s'abrite dans des jardins féériques, sous des ombrages simpénétrables, les terrasses, les portiques, les balustrades blanches et les escaliers monumentaux jouent coquettement à cache-cache parmi la verdure sombre.

A Quan-Yen, ce n'est plus la nappe verte du Delta : ce n'est pas non plus encore la zone touffue des montagnes, mais une région intermédiaire, tourmentée capricieusement par des aspérités calcaires et mouchetée de bosquets.

Le camp de Van-Mérou me parut bien mériter son nom qui veut dire : *Dix mille pagodes*. Le maelon est criblé d'anciennes petites chapelles bouddhiques et d'arcs de pierre qui se détachent en blanc sur le gazon, comme les ruines d'un forum.

Je fis compliment à D\*\*\* du luxueux bâtiment européen qu'il habitait seul et qui pourrait loger tous les officiers d'un bataillon. Ce bâtiment a coûté des sommes énormes, le cyclone l'ayant renversé trois fois à mesure qu'on le contruisait ; on m'a dit que le capitaine du génie chargé des travaux, s'était brûlé la cervelle de désespoir. Le vitrage abondant, ce luxe totalement inconnu dans la plupart des postes du Tonkin, contribue beaucoup à enrichir l'aspect des vastes pavillons d'où j'admiraï longuement la vue des montagnes lointaines de la baie d'Along. Les chaînes de l'horizon nous entouraient de leur profil déchiqueté, comme si nous nous trouvions au centre d'un ruban de scie ployé en cercle.

Je ne voulus d'abord pas croire que les tigres venaient rôder pendant la nuit jusque sous l'enceinte du fort. Ils y viennent si bien que l'année précédente un factionnaire fut enlevé ; le terrible félin avait été si habile et si prompt qu'aucune des sentinelles voisines ne l'entendit franchir la palissade, ni la refranchir avec sa victime dans la gueule. Tout dernièrement encore, pendant la sieste du midi, un enfant venait d'être dévoré dans la rue même du village.

"Il ne faudrait pas s'égarer la nuit sans torche à cent mètres d'ici, me dit D\*\*\*, et vous n'y feriez pas aller un Annamite seul pour tout l'or du monde. L'indigène a une frayeur superstitieuse du formidable fauve qu'il appelle le *seigneur tigre*. Le seigneur tigre est pour lui une divinité malfaisante, l'enveloppe d'une âme d'ancêtre mécontent qui jette des sortilèges. Une fois la bête morte, par exemple, plus rien à redouter ; l'âme furieuse est partie définitivement. Alors on mange la chair, qui se débite dans les marchés ; on gratte les griffes, pour en composer une panacée efficace contre toutes les maladies physiques et morales."

Après souper, comme il fallait attendre minuit pour la chasse projetée, nous allâmes au bout de la rue chez une vieille débitante indigène ; quatre tirailleurs nous escortaient avec des flambeaux, car le feu est la meilleure protection contre les fauves. On nous introduisit dans l'arrière-boutique de la mère Kam-Ky. Là, des femmes en guenilles, des enfants presque nus, s'agitaient, confusément accroupis dans la demi-obscurité enfumée des lampes de coco. Tout le monde se leva quand nous entrâmes et la cérémonie religieuse, interrompue par notre arrivée, reprit son cours quand nous fûmes assis.

Un vieux bonze alluma des bois de senteur sur une table chargée de bouddhas ventrus et de mets de toute sorte. Cet appareil avait pour but de réjouir l'âme d'un fils de la vieille Kan Ky, mort depuis fort longtemps. On désirait savoir du défunt lui-même sa situation actuelle, l'avenir des parents survivants et les moyens de s'enrichir.

Après une foule de prosternations jusqu'à terre, le bonze s'agenouilla devant deux adolescents auxquels il bande les yeux ; puis il exécute sous leur nez toutes les mômeries des magnétiseurs. Entre temps, la mère Kam-Ky apporte aux deux oracles un verre d'eau-de-vie de riz ; bientôt l'un des adolescents tombe en catalepsie, et comme il ne peut plus servir à l'invocation, on le relègue dans un coin. L'autre, moitié ivre, moitié endormi, se démeine comme dans un cauchemar et lance des phrases incohérentes qui sont précisément les paroles du défunt dont il faut deviner le sens. La mère Kam-Ky prend si bien au sérieux l'expérience, qu'elle nous fait signe de ne pas rire trop fort parce que cela irriterait le mort. L'oracle demande sans cesse de l'eau de-vie, qu'il repousse quand il s'aperçoit qu'on y a mêlé de l'eau. Il veut aussi de l'argent, et le bonze déchire des papiers dorés afin que Bouddha les escompte au défunt en bonnes pièces de monnaie.

Comme la cérémonie menaçait d'être aussi longue que peu variée, nous sortîmes pour aspirer l'air infiniment plus pur du dehors et rentrâmes à Van-Méou où nous attendait l'escorte de chasse. De là, nous partîmes à la queue-leu-leu pour la forêt.

Dix tirailleurs armés nous précédaient avec des torches ; l'un d'eux portait un petit chien. Il